

**Regards et discours sur « l'Indigène, l'Arabe » dans
les Ecris coloniaux des Européens d'Algérie
1898 – 1940**

Doc.Prof Messouda Yahiaoui
Université d'Alger

Regards et Discours sur « l'Indigène, l'Arabe » dans les Ecrits coloniaux des Européens d'Algérie 1898 – 1940

Ce sujet est très sensible encore. Il s'agit de l'histoire de sociétés, de cultures et de religions placées dans un contexte conflictuel, le système colonial.

Que donnent les écrits des Européens coloniaux sur cette histoire et plus particulièrement sur la société de leurs protagonistes, les algériens musulmans ?

Certains écrits avancent le mythe de la supériorité de la civilisation occidentale par rapport à la civilisation musulmane" pour justifier le système colonial. D'autres écrits prennent le contre-pied de cette idéologie et prônent une "possible intégration" à partir de " *mœurs communes, celles des deux rives du bassin méditerranéen* " .

Introduction :

Ce sujet est très sensible encore et suscite jusqu'à présent des débats, car il s'agit de l'histoire de société, la société musulmane et les communautés européennes (d'origine et de culture différentes) placées dans un contexte conflictuel, le système colonial.

En effet, l'Algérie, pays de civilisation arabo-musulmane, a été soumis à un blocus maritime en 1827, pour être agressé militairement en 1830. Cette terre musulmane est déclarée dès 1834 « terre française », ses habitants les algériens devenaient des sujets français. S'ils voulaient être citoyens français, il fallait alors, selon le Senatus Consulte de 1865, abandonner le statut musulman et la charia islamya, chose que n'ont jamais accepté les algériens dans leur majorité.

Les algériens ont arraché leur souveraineté nationale, sans avoir été acculturé, après un siècle et demi d'occupation chrétienne et une révolution armée, celle du 1^{er} novembre 1954, qui a duré de 7 ans et de 1et a fait million et demi de chouhada.

L'étude que nous vous proposons est d'ordre socio-historique et porte sur un corpus important en essais, romans, interviews, enquêtes, revues coloniales.

I - L'image de « l'Arabe » dans les écrits des « Algérianistes (1900-1930)

A la fin du XIX^{ème} siècle, la résistance armée algérienne dure encore, le colonel français *Lyautey* est à l'entrée du Sud algérien en 1903 à Ain Sefra, une expédition coloniale, celle de Flatters est décimée près de Tamanrasset en 1911, le Sud algérien résiste toujours.

Du côté européen, la France s'est engagée après 1870, (après la chute de l'Empire *Napoléon III*, au début de la République et de l'occupation de l'Alsace Lorraine par les allemands) s'est engagée dans la colonisation de peuplement et l'installation du Régime administratif qui remplace le Régime militaire des Bureaux arabes.

Les Européens manifestent à Alger et organisent des émeutes l'année 1889, par des émeutes (1898) pour montrer, leur volonté d'autonomie et effectuent ils obtiennent l'autonomie financière avec l'installation de délégations financières qui détiennent le budget de l'Algérie ; Ce qui ne fait qu'aggraver la situation matérielle des musulmans, après les massacres, la politique de cantonnement et de séquestres des terres "arabes".

C'est dans ce contexte que parait, en 1895, un fascicule se voulant comique, écrit par le typographe *Auguste Robinet* (dit *Musette*) mettant en scène un petit voyou de Bab-El-Oued, marchand de poisson, d'origine espagnol **Cagayous**, que *Musette* présentait en héros, c'est-à-dire en représentant du « futur peuple algérien » entendant par là « *peuple constitué des européens venus d'Espagne, de Malte et du Sud de la France* » (donc les nouveaux débarqués).

Ces fascicules sont produits jusqu'en 1920. Ce qui est tragique pour les algériens musulmans autochtones, c'est que lorsque Cagayous répond à la question « *Etes-vous français* », il dit « *Non ! Algériens nous sommes !* », Les autres sont alors « *l'Arabe* » et « *le Juif* » qui deviennent souvent ses victimes, parce que Cagayous, héros de *Musette*, se sent supérieur à eux, à partir du mythe colonialiste, développé en France et en Algérie que « la civilisation occidentale est supérieure à celle des musulmans » et que la colonisation (agression armée) s'est faite au nom de la civilisation.

L'Européen envahisseur amenait donc "les bienfaits de cette civilisation"⁽¹⁾. Ce *cagayous*, symbole "des pied noirs" de Bab-El-Oued va être représenté dans les divers récits d'autres auteurs coloniaux et ce jusqu'à l'indépendance.

Un professeur de lettres à l'Université d'Alger, en 1898, membre de l'Académie française en 1925, *Louis Bertrand*, venu d'Alsace Lorraine, province française occupée elle-même en 1870 par l'Allemagne, publie divers romans et articles, dans le même ordre d'esprit. Il déclare à la suite du ministre *Jules Ferry* (en

⁽¹⁾ Préface de l'ouvrage : **Les explorateurs**, de R. Randan, la conquête ne fut pas une affaire de trafiquants mais de civilisation Paris, Albin Michel 1929.

1892) que « *La terre algérienne est une terre vierge* » (sans habitants), « *cette terre n'est pas celle des Arabes mais des Latins, le monument symbolique du pays n'est pas la mosquée, c'est l'arc de triomphe, (de Trajan de, Caracalla, Empereurs romains), c'est aussi la croix* »⁽²⁾ celle de la chapelle de **Santa Cruz**, d'Oran, de la chapelle **Notre Dame d'Afrique** d'Alger, celle de **la basilique Saint Augustin**, de Bône (Annaba) et qu' on pouvait voir de loin, de la mer lorsqu'on aborde la côte algérienne.

Naissent alors le mythe de « l'Afrique Latine » et le mythe que la colonisation française n'est que « *le retour légitime au pays des ancêtres* »⁽³⁾ (les romains).

L'élite algérienne s'est élevé contre cette idéologie, *l'Emir Khaled, Ferhat Abbas...*, *Ben Badis* et les *Oulémas* qui répondent, « *Cette terre est la terre des Arabes, elle a sa langue, son histoire, sa culture propre, sa religion* »*.

Cette idéologie est constante et plusieurs écrivains coloniaux comme *Louis Lecoq, Charles Courtin*, déclarent avec *Bertrand* devenu « leur maître », « *le décor est arabe mais l'Afrique est latine* » se plaçant ainsi, dans un courant littéraire raciste, se voulant historien, en cette fin du XIXème siècle, celui de l'idéologue et écrivain *Gaston Boissier* auteur de **l'Afrique romaine** (1895), de *Gustave Boissière*, **l'Algérie romaine** (1890), si on ajoute l'intensification aussi des fouilles des ruines romaines (Tipaza, Timgad..) au début du siècle afin de conforter cette thèse (*Afrique Latine*).

Louis Bertrand adhère aussi au courant colonialiste, raciste français de la fin du XIXème, celui des écrivains *Barres, Maurras* et surtout celui de *Joseph Arthur Gobinéau* auteur de l'essai **L'inégalité des races humaines**.

⁽²⁾ Louis Bertrand et l'Algérie, « **informations algériennes** » n°1 janvier 1942, (cité par Maurice Ricord).

⁽³⁾ Louis Bertrand : « **les villes d'Or** », 15^{ème} Edition Paris, Arthème Fayard 1927 p.06.

* Voir article de la revue *Ach-chihab*, Avril 1936, du cheikh Ibn Badis : « Parlons clair »p.p. 42-45.

L'histoire officielle montre que tout au cours de la moitié du XIX^e siècle l'algérien est sur la "défensive", car il y a eu des tentatives d'Évangélisation, celle de *Lavigerie* entre autres, en 1867. L'algérien refuse jusqu'en 1880 l'école française et le contact avec « les roumis » (dans la mesure où l'administration française proposait l'instruction aux algériens).

De toute façon, il n'accepte pas les mœurs « importées », celles du colonisateur, ni sa langue en ce début du XX^{ème} siècle. Quant à la religion, l'algérien est profondément musulman et la France le savait par l'intermédiaire de ses espions (le père Dan, les "botanistes", Boutin..) avant même son agression en 1830. Les tentatives d'évangélisation ont toutes échouées.

Louis Bertrand va alors, décrire ce qu'il appelle « l'irréductibilité de l'Arabe », il écrit à juste titre : « celui-ci (algérien) n'a rien oublié, il n'a pas désarmé », il est « insoumis et n'attend que son heure pour rejeter les roumis à la mer ». Dès lors, ne pouvant « l'exterminer », *Louis Bertrand* va tenter de « l'occulter » mais le peut-il ?

Louis Bertrand exprime « l'hostilité » qu'il ressent, celle de la nature mais aussi celle des hommes, « *Je ne me sens chez moi qu'auprès d'un homme de mon sang et de ma race* »⁽⁴⁾. Le racisme est à fleur de peau.

Dans son récit **Le mirage oriental**, qu'il publie en 1909, se voulant, une relation de son voyage dans les pays musulmans de la Méditerranée (Tunisie, Libye, Turquie, Syrie, Palestine, Egypte..), *Louis Bertrand* est franchement négatif en concluant : « *Ce ne sont ni les pays féeriques qu'ont décrit nos poètes, ni les pays avides de civilisation moderne, de toute façon dans ces pays musulmans, tous, depuis leurs élites jusqu'aux gens du peuple, ils sont foncièrement hostiles à l'étranger qu'est le chrétien* »⁽⁵⁾. Il n'aime pas décidément les pays musulmans où il ne voit que « *saleté et pouilleries* ».

Cette sensation "d'hostilité", celle de l'Arabe vis-à-vis de lui, l'Européen usurpateur de la terre de ses ancêtres, développe

⁽⁴⁾ Louis Bertrand **sur les routes du sud** p.16, Paris, Fayard 1936.

⁽⁵⁾ Louis Bertrand, **Mirage oriental**, Paris, Ed. Perrin 1924 p.84.

chez *Louis Bertrand*, la peur et le complexe d'assiégé. Les musulmans lui font "peur" parce qu'on ne peut les soumettre, en un mot. Si bien qu'il réduit la femme arabe de la ville de Boussaâda (sud) à une « *forme blanche et voilée* » (tenue de la femme, voile blanc) et les hommes (sur la place du marché) à « *un tas de burnous et de chéchias* », c'est ainsi qu'il tente d'évacuer sa hantise d'usurpateur. L'indigène fait partie seulement du décor.

« L'Arabe », contrairement à ce qu'on peut croire après une lecture rapide n'est pas absent de ses œuvres, parce que *Louis Bertrand*, s'il ne décrit pas l'Arabe, il l'observe en tant « qu'ennemi » et rapporte les réactions de cet ennemi dont il occupe la terre et dont il se dit « le maître » mais « un maître mal obéi » selon lui⁽⁶⁾. Nous retrouvons l'expression de cette sensation « d'hostilité muette » (celle de l'Arabe) ressentie par les écrivains coloniaux dans leurs écrits jusqu'à la fin de la colonisations, (*Charles Courtin* dans **la Fièvre Jaune**, *Claude Olivier*, *Robert Randau*, *Louis Lecoq*..).

Il faut préciser que tous ces romanciers occupent des positions élevées dans l'administration coloniale : *Robert Randan*, fils de colon, né en Algérie est administrateur de commune mixte, puis devint *Gouverneur des colonies* (1919). *Louis Lecoq*, (moitié espagnol moitié français) est chef de Cabinet du Préfet d'Alger (1923-1928) *Charles Courtin*, gère le *Département des affaires indigènes* au Cabinet du Gouverneur général (1935), il faut ajouter d'autres auteurs encore.

Ces fonctionnaires zélés de la colonisation créent « un mouvement littéraire » dit « **l'algérianisme** », (qui existe encore au Sud de la France jusqu'à aujourd'hui et qui regroupe les nostalgiques de "l'Algérie française " notamment les " pieds noirs " comme on les nomme mais aussi et surtout ceux qui armés on sévit contre les infrastructure en l'Algérie en 1961 au sein de l'Organisation Armée Secrète (**O.A.S.**). L'Européen usurpe le

⁽⁶⁾ Voir Yahiaoui Merabet Messaouda : **Société musulmane et communautés européennes dans l'Algérie du XXème siècle (réalités, idéologies, mythes et stéréotypes)**, Ed. Houma, 2005, Alger voir chapitre : « Tentative d'élaboration identitaire « Louis Bertrand », p. 389 à 400.

vocable « *d'Algérien* » à son seul profit, « l'Autre » (l'Algérien de souche) est « l'Arabe, l'indigène » l'excluant ainsi de son identité.

II - La période des « Arabophiles » 1898 – 1939 :

- *Isabelle Eberhardt* (convertie à l'Islam)
- *Jean et Jérôme et Tharaud* (admirateur de la civilisation des algériens)
- *Etienne* appelé *Nasreddine Dinet* (oui devenu musulman)
- *Albert Truphémus* (anti-colonial)

* *Isabelle Eberhardt* : Russe, Suisse, puis Française de par son mariage avec un Spahis *Mustapha M'henni*, ne peut être oubliée. Elle vécut à la fin du XIX^{ème} siècle à Bône (Annaba), dans la ville musulmane avec sa mère (enterrée au cimetière musulman d'Annaba Zeghouane). Elle apprend la langue arabe, se convertit à l'Islam. Elle est prénommée « *Si Mahmoud* », adopte la tenue traditionnelle de l'algérien musulman, et monte à cheval nommé *Cif*.

Dans son récit **le Major**⁽⁷⁾, elle montre qu'il n'y a pas d'illusion à se faire sur « *le rôle civilisateur et progressiste de l'armée coloniale française* ». Elle en débat souvent avec "son ami" le colonel *Lyautey* (à Ain Sefra en 1903). Dans **Trimardeur**⁽⁸⁾, elle admire les musulmans, « *ils sont sociables et égalitaires, sans dédain pour les pauvres ; les riches, les lettrés s'asseyaient côte à côte, avec les plus loqueteux. Un mendiant entrait-il dans un café, on lui faisait place, on échangeait avec lui, le salut de paix, le même pour tous les musulmans* ». Elle s'intéresse beaucoup aux femmes et aux enfants du Sud algérien dont elle décrit la vie difficile certes mais la beauté et la gentillesse. Elle est admirative aussi dans **L'ombre chaude de l'islam** (titre d'un de ses ouvrages, qu'elle écrit lorsqu'elle vivait avec les familles musulmanes sous leurs tentes).

Dans « *Yasmina* », elle raconte "l'impossible alliance" entre une femme bédouine des Aurès et un jeune officier de l'armée française (représentant de la colonisation). C'est *Yasmina* qui meurt parce qu'elle a outrepassé deux interdits, « *aux yeux de son peuple*

⁽⁷⁾ **Au pays des sables**, Bône, Imp. Thomas 1914 p.195

⁽⁸⁾ **Trimardeur**, Paris, Fasquelle 1922 p.260

et aux yeux de l'élément colonial ». la coexistence est impossible dit en clair Isabelle, « *c'est l'abîme plus profond que jamais* » pour la citer.

Elle va mettre en scène dans le récit intitulé « *Doctorat* » le comportement de deux femmes de chaque communauté, en les comparant. « *Autant les femmes arabes du Sud, forment un ensemble de femmes amicales et solidaires entre elles, autant les deux femmes européennes voisines de palier, dont l'une est mourante, n'éprouvent aucune affectivité l'une pour l'autre* ».

Les frères *Jérôme* et *Jean Tharaud*, sont aussi admiratifs au sujet de tout ce qui touche à la civilisation arabo-musulmane, ses mœurs et son architecture. Ils déplorent toutes ces destructions et le peu d'intérêt pour cette civilisation dans « la fête arabe », comme ils écrivent un beau livre sur l'Islam : **Les cavaliers d'Allah** que *Robert Randau* va attaquer dans un article de la **Revue Afrique** et dans **l'écho d'Alger**, ce qui provoque la protestation de *Ben Badis* (1934-35) auprès du gouverneur général d'Algérie⁽⁹⁾. Les frères *Tharaud* mécontentent, par leurs prises de position, les colonats européens et certains de leurs idéologues. C'est ainsi que *Jean* et *Jérôme* racontent : « *On nous appelait le parti des bicots, l'autre parti était celui des colons qui avaient pour devise " l'Algérie aux Algériens", entendez aux Italiens présents à Constantine (Est Algérie) aux Espagnols (Ouest Algérie) aux Maltais (qui pillent partout)* »⁽¹⁰⁾.

Dinet Etienne devient musulman, et prend le prénom *Nasreddine*. Il est un peintre épris des paysages du Sud algérien (Bousaâda, M'sila), de la beauté des hommes et des femmes musulmans qu'il peint avec succès, dont les tableaux sont « **Khadra la danseuse des Ouled Nails** » (1910), et « **Scènes de la vie arabe** » (1928), entre autres⁽¹¹⁾.

Albert Truphemus (1910-1945)⁽¹²⁾ est un auteur " témoin ", très engagé dans la dénonciation des méfaits de la colonisation.

⁽⁹⁾ Voir ouvrage de Merabet Yahiaoui Messaouda op ; cit., p.401

⁽¹⁰⁾ Voir ouvrage de Merabet Yahiaoui Messaouda of. Cit., p. 351

⁽¹¹⁾ Merabet Yahiaoui Messaouda. Op. cit., p. 352

⁽¹²⁾ Voir ouvrage Yahiaoui Merabet Messaouda, op. cit. p. 464 à 472.

Regards et Discours sur « l'Indigène, l'Arabe » dans les Ecrits coloniaux des Européens d'Algérie 1898 – 1940

Français de France, inspecteur du primaire (dans l'enseignement des algériens musulmans) avant 1914. Il écrit trois livres : **l'hôtel du Sersou, roman du sud algérien** (1930), **les khouans du lion noir** (1931) **Ferhat, Instituteur indigène** (1935), il y exprime son indignation devant les injustices coloniales et le comportement de l'administration alliée aux colonisateurs et aux notables. Il écrit « *Nous nous louons d'être civilisateurs désintéressés. C'est le mensonge, le mensonge permanent et grossier dont nous, français, camouflons notre geste... Nous n'avouons jamais ni aux autres, ni à nous-mêmes, que c'est par glotonnerie que nous avalons sans les digérer les colonies, l'Algérie, le Tonkin, la Tunisie, Madagascar, le Maroc* », et ceci au moment où la France célébrait avec faste le Centenaire de l'Algérie (de la conquête). Il publie ses livres en précisant « *C'est ça l'Algérie, la vraie Algérie ! Oui Messieurs!* », on comprend alors la réaction des écrivains « algérianistes » qui se traduit par de violents articles contre *Truphémus*.

Dans **l'hôtel du Sersou**, (Sersou terre céréalière), il montre « *la masse indigène, spoliée, déracinée, mal payée, sous alimentée, sinon en proie à la famine* » alors que les Européens s'enrichissent (1930).

Dans les **Khouans** (les frères) du **lion noir** (la marque du cirage) il décrit la vie errante de toute une enfance algérienne abandonnée, sans scolarisation sans avenir, celles des petits cirageurs ainsi: « *nos petits yaouleds sont abandonnés à eux-mêmes par dizaines de milliers dans toutes les villes du nord africain* ».

Dans **Ferhat instituteur indigène** (1935), il traduit le malaise d'une élite musulmane sortie de l'école française mais "désenchantée " car l'humanisme de l'enseignement français ne correspond pas au comportement des français eux-mêmes dans les colonies. *Ferhat* instituteur est victime des Européens qui ne le valent pas selon l'autre truphemus ; de plus blessé et décoré car il a servi la France lors de la première Guerre Mondiale, Ferhat a aucune reconnaissance de la part de ces mêmes Européens qui vont jusqu'à dresser un mur d'incommunicabilité entre eux et lui.

Les algériens musulmans cependant comme lui, sont restés sujets français considérés comme des « bicots » alors que les néo

français (originaires d'Espagne, de Malte) planqués pendant La Guerre mondiale, s'enrichissent au marché noir, puis deviennent puissants politiquement. Ferhat se suicide parce qu'il n'y a pas d'espoir, « le problème est insoluble » conclut d'une façon prémonitoire *Albert Truphémus*, comme *Maurice Violette*, Gouverneur d'Algérie (1925-1927). Celui ci écrivait dans le livre **l'Algérie vivra-t-elle ?**⁽¹³⁾ « *Donnez leur (aux musulmans) un billet de vote, sinon ce sera un fusil* ». Violette fut appelé par les Européens " l'Arabe " avec mépris pour avoir proposé quelques réformes en faveur des algériens.

III. Evolution du "regard" et du "discours" pendant l'Entre-deux Guerres : celui des femmes françaises (1919-1939).

Dans l'histoire sociale et culturelle de l'Algérie, on assiste pour la première fois, à la réunion des trois communautés (Chrétienne, Juive et Musulmane), autour des thèmes communs, autour de préoccupations communes.

Le rapprochement et le dialogue étaient-ils possibles ? Les musulmans à retenir étaient *Hadj Hamou (Abdelkader) Chukri Khodja Hassen, Ould Cheikh Mohamed*, la femme écrivain musulmane est absente encore de la scène littéraire.

Les femmes juives sont :

- *Maximillienne Heller (Askhenaze Belge)*
- *Ychou Irma (Askhenaze)*
- *Elissa Rhais (Sefarade)*
- *Rosalia Benthami (Sefarade)*
- *Blanche Bendaham (Sefarade)*

Les femmes françaises sont

- *Marie Bugeja* née en Algérie, fille et femme d'administrateur, parle arabe auteur de « nos **sœurs musulmanes** » (1921)
- *Jeanne Faure Sardet* : née à Tlemcen, licenciée en lettres arabes, docteur en droit et avocate à Alger, parle arabe, auteur de **filles d'arabe** (1935)

⁽¹³⁾ Maurice Violette, **l'Algérie vivra-t-elle**, Ed. Alcan, Paris, 1931.

- *Mathea Gaudry* : française, docteur en droit, avocate, à Alger, se veut ethnologue, elle publie : **femme chaouia des Aurès**.
- *Henriette Celarié* : française, journaliste, auteur de « **nos sœurs musulmanes** », fait des interviews avec les femmes du Sud dont elle pénètre les maisons.
- *Lucienne Favre* : française de France femme de juge, pénètre les maisons de la Casbah et de Bab-El-Oued, auteur de **Tout l'inconnu de la Casbah et Bab-El-Oued**.

Qui sont ces femmes ? Elles sont de familles aisées, instruites, cultivées, certaines connaissent la langue arabe et la civilisation arabo musulmane (*Marie Bugeja, Jeanne faure Sardet, Elissa Rhaïs*), plusieurs d'entre elles ont écrit des récits qui portent tous le même titre **Nos sœurs musulmanes**, ou alors en titre des prénoms de femmes musulmanes *Kamir, Doudja, Hanifa, Saâda*....

Elles ont du succès littéraire au moment où le mouvement féministe s'est développé en Europe. Entre 1919-1939, il y eut 65 œuvres pour 23 auteurs. Certaines ont reçu des prix littéraires.

Ces femmes parlent de leur « Algérianité » et à ce titre se proposent d'aider leurs « sœurs musulmanes » à accéder au « progrès social ». On doit d'abord réfuter l'idéologie des algérianistes (hommes) disent-elles : ils croient les " arabes non assimilables ", or ils n'ont pas accès à cette moitié de la société musulmane car les femmes sont « cloîtrées » dans leurs intérieurs.

Elles, par contre, peuvent communiquer avec elles, pour découvrir que tout ce que ces écrivains coloniaux (hommes) ont voulu montrer, est faux. Elles s'élèvent contre l'idéologie de *Louis Bertrand* qui exprimait dans **Mirage oriental**, son racisme colonialiste ainsi, « *Nous ne serons jamais les citoyens d'un même peuple. Nous resterons toujours des étrangers et des ennemis pour la simple raison que nous n'avons ni la même peau ni la même figure et que nos crânes construits différemment ne peuvent pas penser de la même manière des idées pourtant semblables, leurs cerveaux (les arabes) sont bouclés à quatorze ans (pour laisser se*

développer une autre vigueur physique cette fois). Mais cette infériorité (due à l'arrêt à quatorze ans). A ses compensations, c'est la fécondité et la vigueur des conjoints qui font que les orientaux peuvent être très tranquilles, leur débordement finit toujours par noyer l'envahisseur »⁽¹⁴⁾.

Ce racisme est aussi développé dans la littérature dite "impérialiste", francophone et anglophone. La démographie des colonisés a toujours été au cœur des préoccupations de ceux qui voulaient être « les maîtres ». Ces clichés de "retardataire et de puissance sexuelle débordante" ont eu une longue vie comme celui de la « paresse du colonisé, de l'arabe » qui justifie sa misère, alors que cette misère est due aux pratiques inégalitaires du système colonial.

Les romancières s'en démarquent, comme le fit *Albert Truphémus* mais leurs motivations sont autres. Ces femmes françaises se plaignent d'être victimes elles-mêmes du pouvoir français : « Elles sont privées de leurs droits, celui du droit de vote notamment ». Alors elles veulent contribuer à la vie politique de la colonie pour être « récompensées » en retour par le pouvoir colonial lui-même.

Il s'agit de faire « la conquête morale » de la femme "arabe", l'amener à adhérer à la « théorie de l'assimilation » à partir de « recettes » ; certaines françaises (de France) proposent l'extension de l'instruction française à toutes les jeunes musulmanes or les françaises d'Algérie craignant la compétition des « femmes arabes » et avancent seulement l'extension de l'apprentissage de travaux féminins (couture, broderie,). "La religion musulmane n'est pas un handicap", disent-elles, l'intégration peut se faire dans un monde laïc, dans le cadre d'une même civilisation, « la civilisation méditerranéenne » cette fois-ci.

Cette idéologie est celle de « l'Ecole d'Alger » avancée par *Albert Camus*, *Gabriel Audisio* l'idéologie de « *Mara Nostrum* », notre mer méditerranéenne commune aux deux rives.

⁽¹⁴⁾ – Mirage orientale, op.cit, p 210.

Les romancières françaises s'attaquent « aux traits retardataires » qui ont été avancé par les auteurs coloniaux hommes, afin de prendre le contre-pied de ses traits, nous citons exemple :

- L'existence de la polygamie dans la société musulmane : cet aspect a fait couler beaucoup d'encre pour « noircir » la religion musulmane, dans la colonie. Elle fut un prétexte utilisé par le pouvoir français, pour refuser la représentation parlementaire aux Algériens. Le Président du Conseil français *Daladier*, lui-même pour priver les Algériens d'être représentés au Parlement dit, « *Abandonnez votre statut musulman* », d'abord à la délégation du *Congrès musulman* réuni à Paris en 1937 (*Daladier* était ministre de la guerre alors) puis il le répéta en 1938 à *Ferhat Abbas* « *Je ne veux pas de désordre, les députés français d'Algérie, refusent de s'asseoir auprès de polygames auprès de gens non civilisés* »⁽¹⁵⁾. Ce fût la dernière déception pour celui-ci qui rejoignit définitivement le camp des nationalistes au début de la Deuxième Guerre mondiale en faisant paraître " le manifeste de la liberté " (1943).

En fait, ces femmes écrivains françaises œuvraient pour que « les intérêts de la France » perdurent en Algérie. Elles n'hésitent pas à qualifier « d'hypocrites » les écrivains européens et tous les Européens car « *Eux-mêmes ont plusieurs femmes non officiellement en plus de leurs épouses* ».

Le rassemblement est possible, maintiennent-elles, autour de mœurs communs au bassin méditerranéen, telles que la cuisine*, la fête du printemps, le pèlerinage aux mêmes lieux (les *Koubbas* avoisinent les chapelles chrétiennes).

Les femmes françaises et les femmes arabes prennent la même route. Les mères des soldats de toutes les communautés pleurent sur les quais des gares, leurs fils partant à la grande guerre (1914-1918) (il ya des mères musulmanes, aussi bien que des chrétiennes et des juives). C'est la même douleur aussi, devant la mort d'un de ces soldats mort pour « la patrie » française, alors que

⁽¹⁵⁾ Ferhat Abbas : **La nuit coloniale**. Ed. René Juliard Paris 1962. p.131.

* Voir roman de Ferdinant Ducléne : **Mouna, Cachir et couscous** Paris, Juliard 1930

là aussi, il y a injustice, " *le jeune conscrit musulman est soumis à deux ans de service militaire alors que le conscrit français ne fait qu'une année* ", De plus le soldat " indigène " est toujours sujet français et non citoyen français comme l'est le soldat français malgré le sang versé.

Quelles ont été les compensations de "l'impôt du sang", rien sinon une vague promesse d'être associé « au progrès social ».

Jeanne Faure Sardet, Marie Bugeja par exemple nées en Algérie souhaitaient-elles réellement "l'assimilation" ? Si on sait que colonisateurs et colonisés sont d'accord sur un même point : le colonisé « l'Arabe », le musulman, ne veut pas abandonner sa religion pour être citoyen français. Le colonisateur ne souhaite pas que le colonisé devienne citoyen français car ce sera la fin du système colonial donc de ses privilèges et comme a conclu *Albert Truphémus*, « il n'y a pas de solution ». Il a fallu prendre les armes pour se libérer le premier novembre 1954.

Conclusion :

De 1898 à 1940, depuis les publications du colonialiste *Louis Bertrand*, au « méditerranéiste » *Albert Camus*. « L'Arabe », n'a jamais été absent de la littérature coloniale francophone, comme « l'africain n

oir » de la littérature coloniale anglophone et lusophone, car il n'a pu être « soumis » et n'a jamais « désarmé », « *il attendait moult el sâa c'est à dire, son heure pour se révéler au monde* ». Le colonisateur usurpateur en fut obsédé. Le sentiment de peur, la sensation d'hostilité, l'angoisse chez l'Européen d'Algérie que suscite la moindre note nostalgique de la flûte d'un berger arabe, le rejet de l'autre par les deux camps, les éclairs de haine dans les yeux, sous les paupières baissées de "l'indigène", sont les marques de l'obsession dans le rapport colonisé / colonisateur où ce dernier est l'agresseur.

L'étranger, roman à clef d'*Albert Camus* résonne du meurtre de l'européen, par le couteau brandi par « l'arabe », « la menace » ici, est l'ombre noire de "l'Arabe" qui vient cacher le soleil de l'été.

Pourtant la terre musulmane est terre d'asile et de paix comme l'a dit *Lala Zohra* mère de l'*Emir Abdelkader*, « *qu'êtes-vous venu faire dans notre pays qui reposait calme et prospère et vous avez semé les orages et la désolation de la guerre* » leur avait dit-elle en septembre 1845⁽¹⁶⁾.

⁽¹⁶⁾ Le comte d'Hérison, **Guerres d'Algérie, La chasse à l'arabe**, Ed. D'Ollendorf, Paris, 1891, p. 44.